

Le mouvement encouragerait même le rapatriement. Plusieurs négociants ouvriraient des entrepôts dans les campagnes. Les céréales se vendraient facilement.

Tous les produits de la terre recevraient leurs justes valeurs.

L'agriculture aurait plus d'encouragement.

Tout semble demander une union commerciale. La prospérité en sera le résultat naturel.

N.-O. DUBUCQ.

Fall River, 13 juillet 1880.

L'ATHÉNÉE

M. Benjamin Sulte a parfaitement raison. Ce n'est pas tant la chose qui est ridicule dans l'Académie de M. Tardivel que le nom. C'est bien ce que j'ai prétendu. Ayons une institution littéraire et appelons-la du nom d'Athénée ou de tout autre nom, mais n'allons pas nous exposer à la moquerie avec ce titre pompeux d'Académie. Il ne peut y avoir qu'une Académie française. C'est en voulant singer l'empire français que l'empire de Soulouque a prêté le flanc au ridicule.

Et puis, M. Sulte admettra bien qu'il est allé avec son plan d'Académie plus loin que la commission des lettres avec son projet de société littéraire. Il n'a pas été question, à la commission, de donner à cette société la mission de créer des mots ni d'en admettre dans la langue, c'est-à-dire de faire concurrence à l'Académie française, comme le voulait M. Sulte. Les fonctions de l'Athénée canadien seront plus modestes, et c'est précisément ce qu'on a voulu faire comprendre en proposant comme modèle l'Athénée louisianais, qui n'a jamais eu la prétention de collaborer au dictionnaire.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 17 juillet 1880.

Il existe à l'Est de New-York une plage charmante pour les baigneurs, qui rivalise avec ce que l'Europe a de plus riche et de plus aristocratique dans ce genre, je veux parler de Coney-Island et d'autres localités avoisinantes, qui ont le privilège, chaque été, d'attirer les classes aisées de la grande ville, le vrai monde, le demi-monde, et surtout les *lovers* accompagnés de leurs belles.

L'étranger qui, pour la première fois, passe un dimanche dans ces parages, ne peut en croire ses yeux, marche d'étonnements en étonnements, et finalement en demeuré épaté.

Dans le premier moment de surprise, l'infortuné peut se croire à la foire de Nevogorod, ou sur une voiture de masques dans le Corso, à Rome, et même au Trocadero pendant une grande fête populaire; mais en y réfléchissant bien, il peut se figurer être en promenade dans un vaste hospice d'aliénés, tant le spectacle qu'il a sous les yeux est rempli de contradictions et d'agréables folies.

L'aspect de cet immense rivage et de ces îles, où le plaisir est la seule loi, ne peut être aisément défini. Il y a là des centaines d'hôtels et de villas où les différents genres d'architecture de tous les siècles et de tous les peuples se trouvent confondus. Voyez ce palais avec ses coupes byzantines; il serait magnifique si le reste de la façade n'appartenait au style grec le plus pur.

Voilà un autre édifice gothique qui fait le plus bel effet au bord de la mer, mais tout mon plaisir est gâté parce que je découvre à l'entrée deux affreux sphynx suivis d'autres monstres égyptiens. Cette verandah indienne me séduit au premier coup d'œil, on ne peut rien imaginer de plus gracieux sous ce soleil ardent; mais quand je m'aperçois qu'elle est soutenue par des colonnes d'un temple mexicain, mon enthousiasme se refroidit subitement. Il en est de même de cette payade chinoise qui

s'est permise, l'insolente! de se coiffer avec des fleches de cathédrales.

C'est tout simplement absurde!

Alors éperdu, ahuri, le regard se fatigue et se perd à parcourir ces contes des mille et une nuits matérialisés. La divagation des sens est arrivée à son comble; on embrasse, d'un œil hébété, des centaines de siècles et de lieues: Venise fait un plongeon dans le Bosphore; Séville, coiffé d'un tambour de basque, minaude avec l'incommensurable Pékin, pendant que la vieille Athènes se compromet gravement avec un monument romain.

On n'a jamais vu et on ne verra jamais rien de plus incroyable, de plus horrible et de plus beau!

* * *

Si dans ce pays singulier les personnes, les monuments et jusqu'aux vagues de la mer semblent frappés de vertige il ne faut en accuser que la température tropicale dont nous subissons les effets meurtriers.

Pour échapper au brûlant aquilon chacun vit aussi longtemps qu'il peut dans l'eau salée.

Je connais un chroniqueur du *Sun* qui y passe toutes ses journées: c'est là qu'il fait de la copie pour son journal.

Le lieu peut paraître singulier, mais tout bien considéré, je pense qu'un reporter est on ne peut mieux posté pour surprendre les secrets que les politiciens en se baignant laissent tomber à l'eau, sans le vouloir.

Ce n'est cependant pas un secret de ce genre que j'ai surpris hier en faisant ma coupe devant Manhattan Beach Hôtel; par la chaleur qu'il fait une histoire nautique est bien préférable parce qu'on peut la raconter..... à la nage.

LE DUEL EN PLEINE MER

J'étais assez loin du rivage, le vent d'ouest me poussait tout doucement du côté de la pleine mer et pour me reposer je faisais la planche. Goldmouth, un reporter du *Graphic* qui écrit ses articles assis sur une vague, apparaît tout à coup devant moi, comme un requin à la recherche de son épouse; je lui trouvais un faux air de Neptune, et cherchais machinalement où était son trident, il n'avait que deux revolvers chargés à la main. Je restai pétrifié.

—Il faut que vous veniez avec moi, j'ai besoin de vous, me dit-il d'une voix altérée.

—Grand Dieu! que s'est-il passé et que voulez-vous de moi?

—Deux gentlemen un peu excentriques ont résolu de se battre en pleine mer, au revolver; j'ai compté sur vous pour être un de leurs témoins.

—Sapristi! vous me coupez l'appétit!

—Est-ce que vous refusez?

—Pas le moins du monde; mais pourquoi choisir les vagues de l'Océan pour se battre au pistolet.

—C'est pour dépister la police.

—Avons-nous au moins un médecin?

—J'y ai pensé: c'est un requin, je crois que nous pouvons compter sur sa discrétion... tenez, voilà une ceinture de sauvetage, et suivez-moi ajouta Goldmouth, dont le langage me faisait frémir.

—Où sont les combattants? lui dis-je.

—A deux brasses de vous, là, derrière cette vague; tenez, portez ce revolver à celui qui est vêtu de rouge; prenez garde aux flots, tenez l'arme haute pour qu'elle ne se mouille pas. Je vais en faire autant pour son adversaire.

J'exécutai ce qui m'avait été prescrit et je revins près de mon étrange camarade.

Pendant que les deux combattants s'avançaient l'un contre l'autre et allaient se prendre réciproquement pour des canards, j'interrogeais Goldmouth sur le motif qui poussait ces insensés à une pareille extrémité.

—C'est Rosita, la danseuse espagnole, qui en est la cause, me dit-il, l'un soutient qu'elle est brune et l'autre prétend qu'elle a toujours été blonde.

Peut-être qu'il était trop tard! mais, n'écoutez que mon courage, je m'élançai entre les deux assaillants et je m'écriai d'une voix de stentor:

—Gentlemen! ne jouez plus du revol-

ver, je vais vous expliquer la raison par laquelle vous n'êtes pas ennemis.

Les duellistes cessèrent le feu—heureusement que leurs balles jusque là n'avaient troué que les vagues.

—Vous avez raison tous les deux, continuai-je, Rosita est tour à tour blonde ou brune, selon son caprice; car elle use du *colorific color-hairs* pour se teindre les cheveux.

Un éclat de rire homérique accueillit mes paroles!

Une heure après, nous déjeunions ensemble à l'hôtel.

Fort heureusement et encore plus à propos, Rosita passa en ce moment devant nous. Jugez de notre joie et de notre stupefaction: la danseuse espagnole, ce jour-là, avait les cheveux rouges!

ANTHONY RALPH.

ÉCHOS

Simple question à l'adresse du *Canadian*.

Notre confrère québécois voudrait-il nous dire pourquoi il prend le soin de s'intituler dans son affiche *journal français*. Est-ce pour expliquer que MM. Tarte et Tardivel n'écrivent pas en iroquois?

* * *

L'argent est assez abondant cet été dans nos campagnes. Les prêteurs le constatent et s'en plaignent. Nos cultivateurs de la rive nord, surtout, ont écoulé plus facilement leurs produits. On paie les dettes des années de crises, et les propriétés se dégrèvent. Le crédit foncier franco-canadien achèvera de dissiper la gêne en faisant baisser l'intérêt; et une fois les campagnes rendues à l'aisance, les villes, le commerce et l'industrie ne tarderont pas à se mettre au niveau.

* * *

Voilà maintenant M. Tardivel qui renie l'Académie canadienne. Il se défend d'en être le père, quant à lui, et rejette toute la responsabilité sur M. Sulte. Celui-ci, de son côté, déclare n'avoir plus rien à faire avec le projet, et se prononce pour l'Athénée. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Versons un pleur sur le fantôme évanoui de l'Académie.

Mais, avant de finir, il est bon de faire à chacun sa part *quoique sum*. Quoiqu'en dise M. Tardivel, c'est bien lui qui a le premier émis l'idée de l'Académie. Qu'il se relise, et il verra que nous sommes plus près de l'exactitude que lui. Le premier article de M. Sulte sur le sujet commençait même par une apostrophe à l'aristarque de Québec.

* * *

L'*Événement* s'est joint aux journaux qui demandent, pour l'hon. M. Langevin, chef du Bas-Canada, une distinction au moins égale à celle que les chefs des autres provinces ont reçu, l'an dernier, du gouvernement impérial. Le *Chronicle* et d'autres feuilles de l'opposition, considèrent qu'il faut oublier les divergences intestines dans le cas actuel, ont pris la même attitude. Les autorités de l'empire nous ont enseigné à nous placer à ce point de vue, en distribuant, comme elles l'ont fait, dans les deux partis, les honneurs qu'elles avaient à conférer. A Windsor, nous ne sommes plus ni conservateurs ni libéraux, mais Canadiens, et présentement, en élevant M. Langevin à la dignité de chevalier ou de baronnet, comme sir John et sir Georges Cartier l'ont été, c'est tout le Canada français, sans distinction de couleurs politiques, qui serait honoré dans la personne du premier de ses enfants.

Nous n'avons aucun doute que l'hon. M. Masson, momentanément retiré de l'arène, viendrait de pair avec son ex-colleague dans une nouvelle distribution de titres.

* * *

Ce que nous disions dans notre dernier numéro au sujet de l'espèce de reconnaissance de notre qualité de Français qu'avait dû comporter l'acte de l'Académie

française couronnant M. Fréchette, était exact. Une lettre du secrétaire de l'Académie à M. Fréchette a expliqué le fait. Les étrangers sont strictement exclus du concours aux prix en question, en vertu des clauses mêmes de la donation testamentaire faite par M. Monthyon. Conformément à cette règle, l'objection fut soulevée à propos de M. Fréchette, sujet anglais; mais, dit le secrétaire, on a considéré qu'elle ne devait pas tenir contre un Canadien-français, et l'Académie a été heureuse de la rejeter pour accueillir l'auteur des *Fleurs boréales*. La lettre explique en termes extrêmement flatteurs pour notre poète lauréat, que si cette considération a suffi pour lui ouvrir les portes du concours, ce n'est pas à elle mais au seul mérite de sa pièce qu'il doit son succès subséquent.

* * *

Décidément, le gouvernement de Québec n'aurait pas grande chance d'ameurer dans la province beaucoup d'émigrants anglais ou écossais, le voulut-il ardemment et eût-il dix fois \$10,000 à consacrer à cet objet. Nous avons déjà fait allusion à l'un des délégués anglo-écossais venus ici l'an dernier, et qui, dans son rapport, déconseillait à ses compatriotes disposés à émigrer de s'établir dans le Bas-Canada, où se trouve un élément étranger. Les autres délégués ont tenu à peu près le même langage, chacun de leur côté. Ce concert de dépréciation n'est pas propre à encourager des émigrants, et nous laisse peu de chance d'en voir.

Au reste, les Anglais et Écossais de la province eux-mêmes ne nous quittent-ils pas tous les premiers pour aller dans l'Ouest. Il y a tels cantons où ils ont disparu entièrement et où ils étaient nombreux. Nous ne les avons pas plus chassés que nous n'empêchons leurs frères de l'abus de venir, et si quelqu'un a dit: *Le Bas-Canada pour les Canadiens-français*, ce n'est pas l'un de nous qui a formulé ce dicton. Personne ne peut nous reprocher d'être inhospitalier. Il n'est pas jusqu'aux délégués susdits qui ne nous rendent eux-mêmes, malgré leur antipathie manifeste, le témoignage d'être "un peuple paisible et d'un commerce facile."

* * *

La *Gazette de Montréal* s'est fâchée toute rouge parcequ'elle a entendu dire que certains de nos compatriotes considéraient qu'on ne pouvait être *vraiment canadien* (true canadian) sans être catholique. Elle aurait dû comprendre pourtant qu'il ne s'agissait que des Canadiens français.

Nous n'avons pu nous défaire entièrement de l'habitude de nous appeler tout bonnement Canadien depuis que ce nom, qui ne s'appliquait originellement qu'à ceux de notre race, embrasse tous les peuples de la Confédération. Cette appellation, que nos pères ont employée longtemps après la cession pour se distinguer des nouveaux venus anglais, nous l'avons conservée tout naturellement et comme sans nous en apercevoir. Nos concitoyens d'origine britannique n'ont jamais songé à s'en offenser avant ce jour, et ils auraient tort de commencer maintenant. Ils doivent nous concéder aussi que nous avons plus de droits au nom de Canadien que des gens naturalisés d'hier ou nés en dehors du pays, nous dont les familles sont ici depuis neuf ou dix générations. Ce pays est bien le nôtre, et ce nom, notre propriété, n'a pas cessé d'être à nous surtout, parcequ'il a été étendu à la moitié du continent. C'est notre patrimoine. Nous avons le droit de nous considérer Canadiens par excellence, et de considérer nos voisins de races différentes plutôt comme Canadiens d'adoption, puisqu'ils ne sont pas comme nous enfants du sol.

Quant aux distinctions religieuses, c'est notre prétention que la foi de nos pères fait partie de notre caractère national, et qu'elle en est inséparable, et cette prétention est respectable. Tous les peuples ont une religion, et le catholicisme est la nôtre. Il ne s'agit pas d'ostraciser tout ce qui n'est pas catholique, la *Gazette* le sait bien; mais de ne plus regarder comme étant à